

Translation		
Client: IFILNOVA	My Role: Translator	Language: FR-PT

Source text:

Carla Benedetti

Confession ou *parrêsia*? Pasolini, Foucault et le discours de vérité.

Est-il possible de se révéler dans le discours sans parler de soi? Y-a-t-il de formes de discours où celui qui parle est fort impliqué dans son acte de parole, sans pourtant ne faire ni de l'autobiographie, ni de la confession, ni du mémoire? Je pose d'abord cette question parce que, habituellement, lorsqu'on parle de formes de révélation de soi à travers la parole, les premiers exemples qui viennent à l'esprit sont justement l'autobiographie, la confession, le mémoire.¹ Pourtant, d'autres possibilité se donnent, et c'est précisément d'une de ces formes de discours - la *parrêsia* - que je voudrai vous parler aujourd'hui en prenant comme exemple certains discours de Pier Paolo Pasolini. Il s'agit d'articles de journal ou d'autres textes où Pasolini ne parle pas de soi, mais où il est fort impliqué comme personne, et que je va considérer comme une forme moderne de *parrêsia* .

1. Le sujet de l'enunciandum

La *parrêsia* était une pratique discursive fondamentale dans la *polis* grecque, que Michel Foucault a étudiée dans ses derniers écrits. Etymologiquement *parrêsia* signifie «tout dire» (le mot est formée de *pan* et *rhema*). Le *parresiaste* est celui qui dit *tout* ce *qu'il faut dire*, parce que c'est la vérité, et il le dit le plus franchement possible, même au prix d'être inopportun, de prendre des positions différentes de la majorité, voire de dire des vérités qui pourraient mettre en péril sa propre vie. *Parrêsia* est donc un *tout-dire*, un *dire-vrai*, et un *franc-parler* où le parlant est fort impliqué.

La *parrêsia*, en effet – comme l'écrit Foucault – est le type d'acte par lequel le sujet, disant la vérité, se manifeste, et par là je veux dire: se représente à lui-même et est reconnue par les autres comme disant la vérité.²

Remarquez bien: Foucault n'écrit pas «disant la vérité *sur soi même*», mais simplement «disant la vérité». Au début, il avait étudié la *parrêsia* dans le cadre des pratiques impliquant le dire-vrai sur soi-même, selon le principe «il faut dire vrai sur soi-même», qui avait une grande importance dans toute la moral antique. Comme il est bien connu, la culture ancienne recommandait constamment des pratiques comme l'examen de conscience (prescrit par les pythagoriciens ou les stoïciens) que l'on retrouve chez Sénèque ou Marc Aurèle; ou encore les correspondances, les échanges des lettres morales, comme chez Pline le Jeune.

Mais à un certain moment, Foucault s'aperçoit que la *parrêsia* a une autre origine, que ce n'est pas premièrement dans la pratique du guidage spirituel qu'on la voit

¹ Même dans le titre et la présentation de ce colloque, *Faces of the Self*, on parle d'autobiographie, de confession, de thérapie.

² M. Foucault, *Le courage de la vérité. Cours au Collège de France 1983-1984*, éd. F. Gros, Paris, Gallimard, 2009, p. 4.

apparaître. Elle était au contraire enracinée originairement dans la pratique politique et dans la problématisation de la démocratie dans la *polis* grecque.

C'est en faisant cette analyse [l'analyse historique des pratiques du dire-vrai sur soi-même] que je me suis aperçu d'une chose, à laquelle je ne m'attendais pas tout à fait [...] Aussi importante que soit cette notion de parrêsia dans le domaine de la direction de conscience, du guidage spirituel, du conseil d'âme, surtout dans la littérature hellénistique et romaine, on ne peut pas ne pas reconnaître que son origine est ailleurs [...] La notion de parrêsia est d'abord, fondamentalement, une notion politique.³

Cette découverte - que la parrêsia était d'abord une notion politique - impliquait pour lui de revoir le projet initial de faire une histoire des pratiques de dire-vrai sur soi-même, et de replacer l'étude de la *parrêsia* dans le champ des pratiques politiques. C'était un détour qui l'éloignait de son intérêt premier. Mais au même temps il lui permettait de se rapprocher, par une nouvelle voie, au problème des relations de pouvoir dans le jeu entre sujet et vérité. Voici ce qu'il écrit :

Avec la notion de *parrêsia*, enracinée originairement dans la pratique politique et dans la problématisation de la démocratie, puis dérivée ensuite vers la sphère de l'éthique personnelle et de la constitution du sujet moral, avec cette notion à enracinement politique et à dérivation morale on a la possibilité de poser la question du sujet et de la vérité du point de vue de la pratique du gouvernement de soi et des autres. Et on rejoint ainsi le thème du gouvernement que j'avais étudié il y a plusieurs années. Il me semble qu'en examinant la notion de *parrêsia*, on peut voir se nouer ensemble l'analyse des modes de véridiction, l'étude des techniques de gouvernementalité et les pratiques de soi.⁴

Ainsi, dans le cours du Collège de France de 1983, *Le courage de la vérité*, d'où viennent les phrases que j'ai citées, Foucault cherche à retracer la généalogie des formes du dire-vrai dans l'ordre de la politique. Toute la première partie du cours est consacrée à l'analyse de textes grecs, d'Euripide à Platon, à partir desquels Foucault cherche à retracer les deux grandes formes de la *parrêsia* politique antique, à savoir la *parrêsia démocratique* et la *parrêsia autocratique*.

La *parrêsia démocratique* se caractérise par l'exercice public de la parole à l'Assemblée. Puis, dans un deuxième temps, à partir des textes de Platon, Foucault analysera la *parrêsia autocratique* à l'intérieur de la relation entre le prince et son conseiller, et qui prend la forme d'un discours de vérité que le philosophe adresse à l'âme du prince.

Mais dans le deux cas la *parrêsia* est caractérisée comme une expression risquée. Ce discours de vérité, ou mieux, comme l'écrit Foucault, ce discours «indexé sur la vérité», ouvre un risque pour son énonciateur. Car le *parrêsia* est celui qui dit *tout* ce qu'il pense, et tout ce qu'il faut dire, sans rien cacher, et cela même au prix d'être inopportun, de prendre des positions différentes de la majorité, voire de dire des vérités qui pourraient le rendre impopulaire, lui faire des ennemis, et aussi de mettre en péril sa vie.

Comme cet acte de parole est pris dans une relation de pouvoir où celui qui parle est nécessairement en position d'infériorité par rapport à l'autre (citoyen par rapport à

³ Ivi, p. 8.

⁴ Ivi, p. 10.

l'Assemblée, philosophe par rapport au prince, mais aussi homme par rapport à un Dieu - comme c'est le cas dans le *Ion*, la tragédie d'Euripide où Créuse accuse publiquement Apollon), celui qui dit la vérité affronte le risque d'être puni, exilé, même tué.

La parrêsia est donc, en deux mots, le courage de la vérité chez celui qui parle et prend le risque de dire, en dépit de tout, toute la vérité qu'il pense.⁵

Voici, en résumé, comment Foucault définit les traits fondamentaux la *parrêsia* :

La parrêsia c'est donc le tout-dire, mais indexée à la vérité: tout dire de la vérité, ne rien cacher de la vérité, dire la vérité sans la masquer par quoi que ce soit.

Il faut, outre donc la règle du tout-dire et celle de la vérité, deux conditions supplémentaires :

- il faut qu'il la dise comme étant ce qu'il pense... il signe en quelque sorte lui-même la vérité qu'il énonce, il se lie à cette vérité, et il s'oblige, par conséquent, à elle et par elle [...]

- il faut que le sujet, en disant cette vérité qu'il marque comme étant son opinion, sa pensée, sa croyance, prenne un certain risque, risque qui concerne la relation même qu'il a avec celui auquel il s'adresse [...] le risque de blesser l'autre, de l'irriter, de le mettre en colère et de susciter de sa part un certain nombre de conduites qui peuvent aller jusqu'à la plus extrême violence. C'est donc la vérité dans le risque de la violence⁶.

Et encore :

Dans la *parrêsia*, celui qui parle fait usage de sa liberté et choisit la vérité au lieu du mensonge, la mort au lieu de la vie et de la sécurité, la critique au lieu de la flatterie, le devoir au lieu de l'intérêt et de l'égoïsme.

Donc, il y a aussi dans la *parrêsia* une liberté et un choix. Au moyen de la *parrêsia*, que les latins traduisaient par *libertas*, celui qui parle fait usage de sa propre liberté pour choisir un certain rapport avec la vérité, qui est au même temps un rapport avec soi-même. Le *parresiaste* «choisit le franc-parler au lieu de la persuasion, la vérité au lieu du mensonge ou du silence, le risque de mourir au lieu de la vie et de la sécurité, la critique au lieu de la flatterie et le devoir moral au lieu de son intérêt propre ou de l'apathie morale»⁷.

Mais pour revenir à notre question, voire que les classifications modernes des genres de discours ne tiennent pas compte de la *parrêsia*, je crois que ça dépend du fait que les catégories de la modernité n'arrivent pas, ou n'arrivent plus, à saisir, ni donc à définir, quel est le type de rapport entre sujet et énoncé qui est impliqué dans la *parrêsia*.

L'autobiographie et la confession sont des genres de discours où celui qui parle est l'objet de son discours. Ils sont caractérisés par le fait que le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé y coïncident. Mais, comme l'écrit Foucault, dans le cas de la *parrêsia* il faut prendre en considération un troisième sujet, qui est le *sujet de l'enunciandum*, c'est à dire le sujet d'une parole qu'il faut absolument dire, parce que c'est la vérité.

⁵ Ivi, p. 14.

⁶ Ivi, p. 11.

⁷ M. Foucault, *Discours et vérité*. Précédé de *La parrêsia*, Paris, Vrin, 2016, p. 85.

Si nous faisons une distinction entre le sujet de l'énonciation, le sujet qui parle, et le sujet grammatical de la phrase, de ce qui est énoncé, nous pourrions dire qu'il y a un troisième sujet, qui est le sujet de l'*enunciandum*, la chose qui est énoncée comme la croyance, l'opinion à laquelle se réfère l'énoncé. Je crois que dans la *parrêsia*, celui qui parle met l'accent sur le fait qu'il est à la fois le sujet de l'énonciation et le sujet de l'*enunciandum*, qu'il est le sujet de la croyance, de l'opinion à laquelle il fait référence. «Je suis celui qui pense cela et cela»: tel est l'acte de langage spécifique que vous trouvez dans l'énoncé parrésiasique.»⁸

(...)

⁸ Ivi, pp. 80-81.

Portuguese translation:

Carla Benedetti

Confissão ou parrésia? Pasolini, Foucault e o discurso de verdade

É possível revelar-se no discurso sem falar de si mesmo? Existem formas de discurso onde aquele que fala está fortemente envolvido no seu ato de fala sem, no entanto, fazer autobiografia, confissão ou memória?

Coloco desde já esta questão porque, habitualmente, quando se fala de formas de revelação do si através da palavra, os primeiros exemplos que vêm à ideia são precisamente a autobiografia, a confissão e a memória. No entanto, existem outras possibilidades e é precisamente de uma dessas formas de discurso – a parrésia – que vos quero falar hoje, tomando como exemplo alguns discursos de Pier Paolo Pasolini. Tratam-se de artigos de jornal, ou de outros textos, onde Pasolini não fala de si mas nos quais está fortemente envolvido como pessoa, e que considerarei como uma forma moderna de parrésia.

1. O sujeito do enunciandum

A parrésia era uma prática discursiva fundamental na *polis* grega, que Michel Foucault estudou nos seus últimos escritos. Etimologicamente, parrésia significa «dizer tudo» (a palavra é formada por *pan* e *rhema*).

O parresiasta é aquele que diz *tudo* o que *deve ser dito*, porque é a verdade, e di-lo da forma mais franca possível, mesmo podendo ser inoportuno ou assumir posições diferentes da maioria, até mesmo dizer verdades que poderão colocar em perigo a sua própria vida. Parrésia é, portanto, um *dizer-tudo*, um *dizer-a-verdade* e um *falar-francamente* no qual o falante está fortemente envolvido.

De facto, a parrésia é – como escreve Foucault

“o tipo de ato através do qual o sujeito, dizendo a verdade, se manifesta, e com isto quero dizer: se representa a si mesmo e é reconhecido pelos outros como dizendo a verdade” (cf. Foucault, 2009: 4).

Notem bem: Foucault não escreve «dizendo a verdade sobre si mesmo», mas simplesmente «dizendo a verdade». Inicialmente, tinha estudado a parrésia inserida no quadro das práticas que implicam dizer-a-verdade sobre si mesmo, segundo o princípio de que «é necessário dizer a verdade sobre si mesmo», que teve uma grande importância em toda a moral da antiguidade. Como é bem-sabido, a cultura da antiguidade recomendava constantemente práticas como o exame de consciência (prescrito pelos pitagóricos ou pelos estoicos), que encontramos em Séneca ou Marco Aurélio: ou ainda as correspondências, as trocas de cartas morais, como em Plínio, o Jovem.

Mas, a dado momento, Foucault apercebe-se que a parrésia tem uma outra origem, que não é na prática da orientação espiritual que a vemos surgir primeiramente. Em vez disso, estava originalmente enraizada na prática política e na problematização da democracia na *polis* grega.

“É através deste tipo de análise [a análise histórica das práticas do dizer-a-verdade sobre si mesmo] que me apercebi de uma outra coisa, que não esperava de todo [...] Por muito importante que seja esta noção de parrésia no domínio da direção de consciência, da orientação espiritual, do aconselhamento da alma, sobretudo na cultura helénica e romana, não podemos deixar de reconhecer que a sua origem é outra [...] A noção de parrésia é, desde logo, fundamentalmente, uma noção política” (cf. Foucault, 2009: 8).

Esta descoberta – de que a parrésia era, antes de tudo, uma noção política – implicava, para Foucault, rever o projeto inicial de fazer uma história das práticas do dizer-a-verdade sobre si mesmo e colocar o estudo da parrésia no campo das práticas políticas. Era um desvio que o afastava do seu interesse primeiro. Contudo, permitia-lhe reaproximar-se, simultaneamente, por uma nova via, do problema das relações de poder no jogo entre sujeito e verdade. Vejamos o que escreveu:

“Com a noção de parrésia, enraizada originalmente na prática política e na problematização da democracia, mais tarde derivada, seguidamente, na esfera da ética pessoal e da construção do sujeito moral, com esta noção de enraizamento político e de derivação moral temos a possibilidade de colocar a questão do sujeito e da verdade do ponto de vista da prática do governo de si e dos outros. E vamos, assim, ao encontro do tema do governo que estudei há vários anos. Parece-me que, examinando a noção de parrésia, podemos ver estabelecer-se em conjunto a análise dos modelos de veracidade, o estudo de técnicas de *governamentalidade* e as práticas de si” (cf. Foucault, 2009: 10).

Assim, no curso do Collège de France de 1983, *A coragem da verdade*, de onde são provenientes as frases que citei, Foucault procura encontrar na ordem da política a genealogia das formas do dizer-a-verdade. Toda a primeira parte do curso é dedicada à análise de textos gregos, de Eurípedes a Platão, a partir dos quais Foucault procura traçar as duas grandes formas de parrésia política da antiguidade, a saber, a parrésia *democrática* e a parrésia *autocrática*.

A parrésia *democrática* caracteriza-se pelo exercício público da palavra na Assembleia. Depois, num segundo momento, a partir de textos de Platão, Foucault analisará a parrésia *autocrática*, no interior da relação entre o príncipe e o seu conselheiro, e que assume a forma de um discurso de verdade que o filósofo dirige à alma do príncipe. Mas nos dois casos a parrésia caracteriza-se como sendo uma expressão arriscada. Este discurso de verdade, ou melhor, como escreve Foucault, este discurso «indexado à verdade», apresenta um risco para o seu enunciador. Porque o parresiasta é aquele que diz *tudo* aquilo que pensa, e tudo aquilo que há a dizer, sem nada a esconder, mesmo correndo o risco de ser inoportuno, de assumir posições diferentes da maioria, ou seja, de dizer verdades que podem torná-lo impopular, criar-lhe inimigos, e também colocar em perigo a sua vida.

Como este ato de fala acontece numa relação de poder em que aquele que enuncia está, necessariamente, numa posição de inferioridade relativamente ao outro (o cidadão relativamente à Assembleia, o filósofo relativamente ao príncipe, mas também o homem relativamente a Deus – como é o caso em *Íon*, a tragédia de Eurípedes onde Creusa acusa publicamente Apolo), aquele que diz a verdade enfrenta o risco de ser punido, exilado, até morto.

Portanto, a parrésia é, em duas palavras, a coragem da verdade naquele que fala e que assume o risco de dizer, apesar de tudo, toda a verdade que pensa (cf. Foucault, 2009: 14).

Aqui está, em suma, como Foucault define as características fundamentais da parrésia:

“A parrésia é, assim, o *dizer-tudo*, mas indexado à verdade: tudo dizer da verdade, nada esconder da verdade, dizer a verdade sem a mascarar com o que quer que seja. Para além da regra do *dizer-tudo* e da verdade, são necessárias duas condições suplementares:

- é necessário que a diga como se fosse o que pensa... de alguma forma assina a verdade que enuncia, liga-se a esta verdade, força-se, por conseguinte, por ela [...]
- é necessário que o sujeito, ao dizer a verdade que manifesta como sendo a sua opinião, o seu pensamento, a sua crença, corra um certo risco, risco esse que diz respeito à própria relação que tem com aquele a quem se dirige [...] o risco de ferir o outro, de o irritar, de o enraivecer e de suscitar da sua parte uma série de condutas que podem chegar à mais extrema violência. É, portanto, a verdade no risco da violência” (cf. Foucault, 2009: 11).

E ainda:

“Na parrésia, aquele que fala faz uso da sua liberdade e escolhe a verdade em vez da mentira, a morte em vez da vida e da segurança, a crítica em vez do elogio e o dever em vez do interesse e do egoísmo.”

Portanto, há também na parrésia uma liberdade e uma escolha. Através da parrésia, que os latinos traduzem por *libertas*, aquele que fala faz uso da sua própria liberdade para escolher uma dada relação com a verdade, que é ao mesmo tempo uma relação consigo mesmo. O parresiasta “escolhe o *falar-francamente* em vez da persuasão, a verdade em vez da mentira ou do silêncio, o risco de morrer em vez da vida e da segurança, a crítica em vez do elogio e o dever moral em vez do seu interesse próprio ou da apatia moral” (cf. Foucault, 2016: 85).

Mas, regressando à nossa questão, verificar que as classificações modernas dos géneros de discurso não têm em conta a parrésia, creio que dependa do facto de as categorias da modernidade não chegarem a compreender nem, portanto, a definir o tipo de relação entre sujeito e enunciado que está envolvido na parrésia.

A autobiografia e a confissão são géneros de discurso nos quais aquele que fala é o objeto do seu discurso. Caracterizam-se pelo facto de o sujeito da enunciação e o sujeito o enunciado serem coincidentes. Contudo, como escreve Foucault, no caso da parrésia é necessário ter em conta um terceiro sujeito, o sujeito do *enunciandum*, ou seja, o sujeito de uma palavra que é absolutamente preciso dizer, porque é a verdade. “Se distinguíssemos o sujeito da enunciação, o sujeito que fala, e o sujeito gramatical da frase, do que é enunciado, poderíamos dizer que há um terceiro sujeito, que é o sujeito do *enunciandum*, a coisa que é enunciada como a crença, a opinião à qual se refere o enunciado. Creio que na parrésia, aquele que fala coloca a tónica no facto de ser simultaneamente o sujeito da enunciação e o sujeito do *enunciandum*, de ser o sujeito da crença, da opinião a que faz referência. «Sou aquele que pensa isto e

isto»: é este o ato de linguagem específico que encontram no enunciado parresiástico” (cf. Foucault, 2016: 80-81).

(...)

Translator: Vanessa Rôla